

QUE CETTE HONTE CESSE ! (1)

NE tournons pas la page, ne fermons pas les yeux !...

Du dortoir au dortoir, suivions mon ami René Malo dans la dure journée de Saint-André, aux ateliers et à la ferme, partageons sa boule de pain, sa portion de fayots... ses révoltes, ses rêves. Familiarisons-nous avec ses maîtres et ses compagnons... Cela nous sera pénible, j'en conviens, nous dérangerons notre quiétude ; mais leur souffrance qui dure des années vaut bien, de notre part, dix minutes d'écoeurement.

Fasse, mon Dieu, enfin que la pitié nous soulève, puisque leur martyre continue.

IL S'EN EST FALLU D'UN POIL !...

Il s'en est fallu « d'un poil », a-t-on dit, que le jeune René ne tombât dans l'un des pièges tendus, en chaque minute, à la patience des résignés.

On doit savoir que la protection de Guirec, le pseudo caïd, acquise au giron malgré lui, ne s'étendait pas au delà de la cour jusqu'aux ateliers. Au prix d'un pain sec on peut se colleter avec un camarade ; ce serait plus cher avec un gaffe !

En effet, certains gardiens adoptent, sans excuse, les vices qui s'offrent aux pupilles de dix-huit à vingt ans comme un pis-aller... S'il prenait fantaisie à l'un d'eux de jeter son dévolu sur René, son défenseur n'en pouvait mais... La mésaventure advint... Elle suivit immédiatement et logiquement la « bagarre » dont le nouveau eut, dès le premier jour, le périlleux honneur. Le gardien de récréation avait prévenu le chef de la lingerie...

— Il faut l'avoir à l'œil, ce loustic... Il a foutu la pagaie à la cour !

M. Boca avait trouvé en cette observation bon prétexte à l'une de ses fureurs écarlates qui le devaient promettre aux foudres de l'apoplexie.

— J'ai trop de mômes ici, je ne veux pas que mon atelier soit un b... ! C'est tous des poules... et par-dessus... des poules mouillées... Mon atelier n'est pas non plus un hôpital... S'ils ont des tubercules, qu'ils aillent se les faire arracher au sanatorium !... (sic).

LES FANTAISIES DE M. SUCE-POMME

En fait, les gringalets de M. Boca étaient admis à l'infirmerie plus souvent qu'à leur tour, pour leurs maladies d'abord, et aussi pour leur réputation équivoque, car le chef-infirmier, M. Charlois, avait été surnommé « Suce-Pomme ». Ce fonctionnaire avait eu des « histoires » que le directeur n'avait pas voulu rapporter à l'Administration Centrale. A la suite d'un flagrant délit odieux et grotesque, M. Grandet avait décidé son changement de service. Le coupable avait refusé net, courant le risque de la révocation si son dossier avait été transmis à Paris.

Mais un directeur avisé évite d'en venir à ces extrémités, toujours graves en leurs conséquences. Si, par son initiative, M. Charlois avait été privé de sa fonction, le révoqué aurait ameuté les ligues en dénonçant ses camarades. Chacun en aurait pris pour son grade. La cordonnerie chaussait gratis le personnel et vendait au dehors, à des prix sans concurrence possible, des bottines.

(1) Voir « DÉTECTIVE », n° 316.

Deux draps noués, et l'on tente " la Belle " ! Sinon, il reste encore l'autre évasion, pour laquelle les malheureux préparent eux-mêmes leurs cercueils.

BAGNES D'ENFANTS



lines et cousu main qui ne figuraient pas sur les états trimestriels. A la scierie, chacun se montait en meubles et bois de chauffage, les habiles ouvriers se contentant, pour ces travaux extra, de quelques faveurs, verres de vin ou cigarettes... A la ferme ?... Il y en avait pour tout le monde et le marché des ménagères était vite fait sans l'intervention du porte-monnaie !... On pouvait aussi rappeler quelques accidents de discipline, des accidents mortels, que les journalistes auraient exploités...

En définitive, le directeur aurait simplement révélé ses propres responsabilités. On n'aime pas les histoires à la rue Cambacérès et l'on ne pardonne pas le scandale. M. Grandet attendait la retraite mais ne désirait pas y être mis par anticipation... Il avait donc, au dam de son autorité, couvert son triste subordonné d'une grâce amnistiante. M. Charlois avait conservé l'infirmerie et ses moeurs.

René Malo, à la suite d'une piqûre d'aiguille, qu'on l'accusa d'ailleurs d'avoir lui-même envenimée, eut un panaris à l'index de la main droite.

— On la connaît, celle-là, avait décrété M. Boca. On soignera ton doigt à l'infirmerie et tu la fainéantise au quartier !

Malgré le motif « s'est blessé volontairement pour échapper au travail », l'instituteur qui présidait ce jour-là le prétoire acquitta le jeune prévenu dont la bonne foi lui parut évidente. Le chef infirmier, après avoir fait lui-même le pansement, décida d'utiliser René à de menus ouvrages et l'honora de quelques bourrades amicales.

— Une touche ! murmura un grand « arçon pale étendu dans un lit... Tu as une touche !

— Avec Suce-Pomme, expliqua un autre voisin, tu peux tirer quinze jours de palace à bouffer des biftecks et boire ton café au lait le matin.

Le malentendu fut tragique et valut au faux giron le respect terrifié de ses camarades.

— Hein, il en veut pas, le môme ! C'est pas de la viande à garde-chiourme !

M. Charlois n'oubliait pas les affronts ; sa vengeance survenait toujours, plus tôt que tard, au hasard de l'occasion...

BOUCLE ÇA, LE MÔME !...

Et l'occasion se produisit le surlendemain en pleine nuit. Dans le petit dortoir à peu près propre et dont on rêvait souvent comme du paradis, René se trouvait seul parmi des lits vides, ses deux voisins ayant été placés la veille, déliant et grelottant de fièvre, dans la chambre des contagieux, à l'étage plus haut. C'étaient Pérault et Jalu qui, selon le diagnostic, couvraient une grippe infectieuse.

René fut réveillé vers une heure du matin par les deux gaillards, pieds nus, en chemise longue, subitement guéris.

Il allait pousser une exclamation...

— Boucle ça, le môme... Sinon, malheur !...

Les « contagieux » dévidèrent chacun une longue ceinture enroulée autour de leurs reins, raccordèrent les deux morceaux, ouvrirent la fenêtre, enlevèrent un barreau préalablement scié et le posèrent doucement sur le plancher. Puis, à voix basse, s'adressant à leur jeune camarade :

— On tente la Belle... Sans habits, c'est difficile !... Mais ça peut réussir si on ne s'en aperçoit qu'à la visite de dix heures. Voilà du mastic : tu recolles le barreau et tu refermes la fenêtre au loquet... Si la fenêtre reste ouverte, on est dénoncé par la ronde à cinq heures du matin, nous n'aurons pas eu le temps d'être à l'abri... C'est toi qui nous auras donnés !

Comme il avait été prévu, le médecin signala l'évasion à l'heure de la visite. M. Charlois n'eût pas de peine à confondre René. L'évidente complicité entraîna quinze jours de mitar au minimum.

— Tiens! salopard, tu m'en diras des nouvelles ! Tu la regretteras, l'infirmerie !

UN SUPPLICE INÉDIT

Pour ses débuts au quartier, le nouveau allait connaître un supplice exceptionnel. Les vingt-huit cellules utilisables étant occupées, le dernier arrivé devait être placé avec un camarade, mais non pas libre de ses mouvements. Les deux prisonniers attachés par les poignets l'un à l'autre et dos à dos pouvaient à peine plier les genoux pour s'accroupir... Lors de l'un des entravés, souffrant au bout de quelques heures d'une atroce courbature, veut soulager ses bras en ramenant ses bras en avant. Il force l'autre à se cambrier exa-

gèrement et lui impose une torture. S'ils ne s'entendent pas, ils se battent, chacun tirant à soi et se courbant, faisant force, chacun de son dos, comme pour se décoller, tirant sur les poignets comme pour les arracher. Parfois, dans l'exaspération de ce duel stupide, ils essayent, par haine aveugle, de s'écraser mutuellement les pieds. L'œil au guichet, le gardien s'amuse du spectacle, puis ouvre brusquement la porte, brisant la schlague.

— Attendez que je vous mette d'accord !...

Il advient qu'à cet instant les deux enfants cinglés jusqu'au sang roulent à terre, s'embourbant autour du trou à vidange et, soudain réconciliés contre leur ennemi commun, se soulagent par des injures.

— Bandes de vaches !... On vous crévera !...

Le temps d'inscrire sur son calepin la menace de mort, le gardien revient avec du renfort et le nerf de bœuf.

— On va se payer sur la bête !

Bientôt le sol boueux de la cellule est marbré de taches rouges.

LE DESTIN DU GIRON

René évita la dispute et la ration de coups supplémentaires en se prêtant autant qu'il le put à soulager son compagnon de chaîne... C'était Bébert, un « caïd » taillé en hercule dont il sentit les muscles contre son dos. Le soir venu, en leur apportant la boule de pain, la gamelle d'eau chaude et deux paillasses, le gardien les délia.

Dans la nuit, Bébert rampa jusqu'à la paillasse de son compagnon et, de ses deux mains, lui serra le cou.

— Gueule pas ou je t'étrangle !

Ainsi s'accroplait, malgré sa répugnance, le destin de René Malo.

Comme il sortait, pâle et titubant, après la quinzième journée, le libéré reçut une « pipe » sur la cour, des mains de son protecteur, le Breton Guirec. Mais il n'eut pu tirer quatre bouffées, son cœur se souleva... Il refusa aussi les fayots supplémentaires. Enfin le surveillant l'appela :

— Fais ton paquetage, tu es affecté à la ferme. On va te mater, mon salaud !

AUX BRIGADES DE FER

La ferme (les écuries, les étables, la vie des champs) aurait pu être une récompense ; plus de cent pupilles y travaillaient. Mais M. Ruc, le régisseur, abusait d'une trique de cornouiller. Sur ses mauvaises notes le nouveau fut affecté aux brigades de fer. Susini et Gaubert, les deux chefs de brigade, semblaient avoir été choisis pour leur stupidité. Inaccessibles à la raison et fermés au sentiment, ils croyaient vraiment faire une œuvre courageuse en domptant les indomptables. Les brigades accomplissaient les plus dures corvées, piochant la terre autour des plans de vigne, battant les futaies, charriant les arbres, de la forêt à la route. Chaque pupille se voyait assigner une tâche et, s'il n'avait pu l'achever, était automatiquement puni d'un châtimement spécial inventé par les deux brutes : « le pain sec sans pain ».

C'est en corvée de forêt que René Malo put assister par hasard à la chasse à l'homme...

— Je te permets de regarder, lui avait dit Susini, prends-en de la graine... C'est ton ami Jalu qui est perché là-haut... Je ne donnerais pas cher de sa peau à cette heure !

LA CHASSE A L'HOMME

Pérault, l'autre évadé, sans argent, sans papiers, sans habits, s'était rendu le lendemain. Soumis à la question, il prétendit que son camarade s'était jeté dans la rivière et avait dû se noyer. Pendant plus de trois semaines, les recherches furent sans résultat. Mais ce matin l'alarme avait été donnée. Un fermier avait été cambriolé la nuit précédente, le vol de vivres et de vêtements identifiait le voleur. Le garde-champêtre ayant interpellé à distance un vagabond qui avait pris la fuite à son approche, on avait pu

C'est dans la seule intention de le « mater » qu'on affecte un pupille à la ferme

cerner le gibier. Les paysans étaient accourus, l'arme en bretelle sur l'épaule ; le surveillant-chef en uniforme dirigeait lui-même la battue.

— Regarde-le là-haut, le drôle de singe !...

Jalu, déguisé en paysan, pantalon à côtes et blouse bleue, mais pieds nus, était juché sur la haute branche d'un sapin...

— Je descends, criait-il, laissez-moi le temps, je suis blessé...

— Dépêche-toi ou je tire !

— C'est bon, on y va... mais je peux plus...

Il fit mine de s'efforcer :

— J'ai un poignet de cassé... Je peux pas, lancez-moi une corde.

— On l'en foutra des cordes ! Veux-tu dégringoler tout de suite, et plus vite que ça !

LA BELLE OU LA MORT

Jalu regarda au-dessous de lui la foule hérissée..., les chasseurs en armes, les gaffes, le chef, il compta peut-être les triques qui allaient s'abattre sur lui à l'instant où ses pieds toucheraient le sol. Il avait vécu vingt jours en bête traquée, il évoqua le mitar, la schlague, la gamelle d'eau salée... Il mesura d'un regard la distance qui le séparait de la terre et pensa que, avec un peu de courage et de chance, d'un seul coup tout serait fini.

— C'est pour aujourd'hui ou pour demain ? grogna le chef... Je te les compterai les minutes que tu me fais poireauter !... Elles seront pas perdues !...

Alors sa décision fut prise... Un instant il se dressa en équilibre sur la branche, gagna le bout, se tenant à peine d'une main à la branche supérieure... Il dévina un chapelet d'injures :

— Charognards, vaches, fils de de...

On le vit plier les genoux et faire un saut.

Une pétarade de branches cassées, une sorte d'acrobatie insolite... Un corps qui s'écrasait sur la terre.

La brigade de Susini fut réquisitionnée pour transporter le blessé qui, sans reprendre connaissance, réussit tout de même la Belle en s'évadant de la vie.

« Il s'en est fallu d'un poil » que René Malo, en tentant lui aussi l'impossible aventure, ne gravit tous les échelons du malheur, de Saint-André à Eysses jusqu'à Biribi et la Guyane.

Je récuse sa statistique mais elle m'impressionne...

« Pour mon compte, écrit-il, j'ai pu à force de volonté ne pas faire cette bêtise et me tenir à carreau dans l'espoir de l'engagement libérateur. Mais combien d'entre nous peuvent résister à cette ivresse de la Belle ? Pas même quinze sur cent.

« Ginier et Roland tinrent trois jours sans manger ni boire sur un tas de fagots dans l'espoir que les recherches se relâcheraient. Mais les paysans veillaient, la prime de cinquante francs par tête de colon n'est pas négligeable.

« Salin et Arnoux, pris d'une sorte de folie, s'évadèrent en pleine conférence sermonnée du directeur, sous les yeux des surveillants médusés de tant d'audace. C'est dire que la liberté compte plus que la vie. On veut bien payer trente jours de cellule une heure de cette liberté, même abimée par l'angoisse. »

L'ASPERSION DU SANG

Il s'en est fallu d'un poil... ou de deux doigts.

René, si gringalet qu'il fût, avait trouvé



aux brigades de fer plus faible que lui : le petit Jeannot, visé autant que lui par la lâcheté de Susini. Ils s'entendaient parfois pour terminer au moins une tâche sur deux, évitant tour à tour, à l'un ou à l'autre, le fameux « pain sec sans pain »... Mais Jeannot n'y tenait plus... Après s'être torturé l'imagination pour trouver une évasion raisonnable, il décida d'échapper à Susini par tous les moyens...

Un jour, dans la forêt, Susini s'étant écarté quelques minutes, il s'enquit auprès de René :

— Tu ferais tout ce que je demanderais ?

— Oui, bien sûr !

— Alors, vas-y... fous-moi là-dessus un bon coup de merlin !

Il posait l'index et le médusé de sa main droite sur une bille de bois...

— Jamais ! s'effraya René...

S'il eût accepté, c'en était fait de son destin. Susini étant survenu :

— Qu'est-ce que vous comptez, les deux potes ?...

— On complète rien, répondit Jeannot... En tout cas, René veut pas m'aider à vous échapper... Mais je ferai bien ça tout seul...

Il brandit le merlin de sa main gauche et, d'un coup, se fit sauter les deux doigts.

Alors, levant son moignon comme un goupillon, il aspergea de son sang la figure du gaffe.

— Cochon ! Cochon ! criait celui-ci.

— Vous m'aurez plus, vous m'aurez plus, gémît l'enfant avant de tomber évanoui sur les feuilles mortes.

Il fallut bien faire une ligature, transporter le blessé à l'infirmerie, le soigner, enfin, comme s'il eût été vraiment le fils d'un homme.

MON DIEU, QUE LA CASERNE EST BELLE !

« Mon Dieu, que la caserne est belle ! soupire aujourd'hui René Malo. Quels bons diners copieux ! Quel bon tabac ! Et la salle de police... c'est presque rigolo. Jamais un coup. On respecte notre corps. Les engueulades sont pas méchantes. A cinq heures, tu t'astiques et tu sors fièrement dans la rue en saluant les griffons galonnés... Et il y a des copains qui pleurent et qui se plaignent de ceci et de cela !... Ah ! m... alors ! »

Je m'arrête. Nous pourrions continuer.

« J'aurais assez de souvenirs de ce genre pour en emplir un cahier de cent pages », m'écrivait encore René Malo.

AH ! MESSIEURS LES JOURNALISTES !...

« Ah ! messieurs les journalistes, vous croyez voir beaucoup de choses... Je me souviens de la visite des reporters du journal X... en 1930. Accompagnés, guidés, surveillés par le directeur, le sous-directeur, le gardien-chef, ils admirèrent complaisamment le château de Napoléon, le parc, la cour d'honneur, ses pelouses bien tondues et ses allées sablées et ratissées que c'était merveille. On leur fit faire la tournée du propriétaire parmi les champs de seigle et les vignes. Pour terminer, ils assistèrent à la rentrée des pupilles après le travail.

« Ce fut tout, rigoureusement tout.

« Ils ne virent pas le quartier, ses cellules spéciales pour incorrigibles. Ils ne se doutèrent pas de la somme de pain sec et de mitar qu'avaient coté ces belles pelouses, ces vignes... Ils ne virent rien de la vie secrète de ce beau domaine et se retirèrent convaincus que cette antichambre du bague méritait bien son nom de Maison d'éducation surveillée. »

Telle est la conclusion de René Malo. J'ai tenu à la transcrire littéralement, sans y changer une virgule.

Je ne commettrai pas la sottise d'y ajouter un mot.

Louis ROUBAUD.